La production du paysage

Pratiques de pêcheurs en bord de mer (Santa Catarina, Brésil)

The Fishermen practices on the sea board (Santa Catarina, Brazil)

Rafael Victorino Devos, Gabriel Coutinho Barbosa et Viviane Vedana

---

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10379>

DOI : 10.4000/etudesrurales.10379

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2015

Pagination : 57-72

Référence électronique

Rafael Victorino Devos, Gabriel Coutinho Barbosa et Viviane Vedana, « La production du paysage », *Études rurales* [En ligne], 196 | 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 09 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/10379> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.10379

LA PRODUCTION DU PAYSAGE

PRATIQUES DE PÊCHEURS EN BORD DE MER (SANTA CATARINA, BRÉSIL)

DANS LE CONTEXTE CONTEMPORAIN de valorisation économique et environnementale de la côte brésilienne, « l'anthropologie maritime » ou « des populations côtières »¹ privilégie l'étude des pêcheurs et de leur organisation sociale, économique et politique dans le cadre des conflits socio-environnementaux qui opposent la figure du pêcheur traditionnel à l'environnementalisme international, à la pêche industrielle et au marché du tourisme. En plus de fournir d'importants éléments sur la pratique de la pêche, cette anthropologie envisage ces lieux côtiers tant comme scène et objet de conflits d'occupation, induisant des représentations et usages divers, que comme ressource naturelle à préserver, à contrôler et à gérer.

Nous proposons de nous intéresser ici tant aux préoccupations des « camarades de pêche » qu'à celles de la protection de l'environnement côtier en soulignant le rôle que jouent les uns et les autres dans la production du littoral, et ce en suivant les temporalités que la pêche met en œuvre. Nous partirons des postes de guet – lieux d'attente de l'arrivée des bancs de poissons – pour appréhender l'encerclement et le rabattage des poissons sur la plage,

Rafael Victorino Devos,
Gabriel Coutinho Barbosa
et Viviane Vedana

toutes ces pratiques contribuant à la production de l'environnement.

Les pêcheurs n'ont pas seulement une représentation différente de l'environnement côtier : ils sont, tout comme cet environnement, produits par les interactions dans lesquelles s'insèrent les activités de pêche. C'est le concept de « paysage » qui guide notre recherche : le paysage comme dessin, comme piste, comme arrangement de marques laissées par les vents, les marées, les poissons, les bateaux, les filets, les pêcheurs, les touristes et les habitants du littoral, au rythme des saisons qui se succèdent en bord de mer.

Sur l'île de Santa Catarina, au large de la côte de l'État de Santa Catarina, au sud du Brésil, la période de la pêche au mullet (*tainha*) au « filet entourant » sur la plage est le moment par excellence qui met en évidence cet arrangement complexe. À Barra da Lagoa, où nous avons choisi d'effectuer notre enquête, les activités de loisirs (surf, jet ski et bateau à moteur) sont suspendues durant cette période de pêche. Les habitants qui ont travaillé dur pendant les mois chauds d'été prennent des vacances en mai, juin ou juillet quand, à l'époque du mullet, la saison touristique cède la place à l'automne. Des bateaux de pêche mécanisés apparaissent près de la côte tandis que des *canoas bordadas* (barques aux bords

---

1. Parmi les auteurs précurseurs de cette approche figurent Gioconda Mussolini [1980], Antonio Carlos Diegues [1983] et Simone Maldonado [1994], qui ont effectué des travaux sur des communautés de pêcheurs, qui relèvent très exactement d'une socio-anthropologie maritime ou d'une socio-anthropologie de la pêche brésilienne.

rehaussés), certaines vieilles de plus d'un demi-siècle, évoluent en bord de mer. Des cabanes et des postes de guet s'érigent sur la plage, sur les rochers, dans les dunes et sur les versants des collines. Les zones « naturelles » et/ou « vides » sur le sable ou sur les rochers, en face des résidences d'été, des cafés et des restaurants, se métamorphosent : elles rappellent les nombreuses saisons passées, qui ont tissé des filets de pêche et des réseaux de voisinage et de parenté, et qui ont sculpté des bateaux, pontons, rochers et falaises, dont les noms sont en résonance avec la pratique de la pêche.

Durant les saisons 2013 et 2014, nous avons suivi deux groupes de pêcheurs – « Saragaço », à Barra da Lagoa, et « Atrevida », à Prainha da Barra –, qui accordent une importance particulière à la pratique du guet qui précède et déclenche le lancé du filet et la capture du mullet. Nous avons pris des notes, pris des photographies et réalisé des enregistrements vidéo de tout ce qui tournait autour de cette attente et des savoirs et gestes nécessaires à l'encerclement des bancs. La réalisation de panoramiques et de séquences audiovisuelles² constitue l'originalité de cette recherche, qui vise à transposer les rythmes et les arrangements du paysage de la pêche en un paysage d'images.

Pour commencer, quelques questions préliminaires. Que fait le guetteur (*vigia*³) ? Il guette les bancs en vue de l'encerclement des poissons. L'engagement du pêcheur dans l'environnement contribue à produire le paysage en même temps que le pêcheur est produit par ce paysage. De là résulte la deuxième question : dans quelle mesure la plage intervient-elle ? La plage en tant que lieu d'interactions

entre les pêcheurs, les marées, les vents, le sable, la végétation, les saisons et les poissons. Qu'en est-il des poissons ? Les mullets, au comportement astucieux, sont au cœur de l'attention des pêcheurs. Enfin, comment agissent sur le paysage la barque (*canoas*), les filets et autres artefacts, qui sont « fabriqués » et qui, en même temps, « fabriquent » le paysage ?

Vigies et pêcheurs, poissons, vents et marées, conditions géographiques et artefacts divers « font faire » [Latour 2005 et 2009]. Autrement dit, ils n'agissent pas spontanément et de façon isolée, mais les uns par les autres. Leur capacité à produire des effets n'est pas une propriété immanente mais une propriété qui émerge « à partir » des relations qui se tissent entre eux et « à travers » elles. Ici, ces relations et leurs effets sont envisagés dans une perspective écologique redéfinissant les unités d'analyse non pas en termes de propriétés intrinsèques d'entités distinctes mais en termes de modèles dynamiques de corrélation [Bateson 1972 ; Gibson 1986 ; Ingold 2000 ; Hutchins 2010]. Pêcheurs, poissons et artefacts ne constituent pas des entités distinctes préexistantes, interagissant dans un environnement physique extérieur, mais sont « fabriqués » dans leur relation mutuelle comme totalité indivisible et en synergie dynamique [Ingold 2000 et 2011].

2. Pour avoir un aperçu du site, nous renvoyons au lien <http://verpeixe.tumblr.com>.

3. Appelé aussi *espia* ou *olheiro* dans d'autres régions du littoral brésilien.

Photo 1. Guetteur Baía, plage de Barra da Lagoa (cliché Rafael Devos, juin 2013)

Photo 2. Guetteur Cláudio, Pedra da Baleia (cliché Rafael Devos, juin 2013)

Photo 3. *Lanço* sur la plage de Barra da Lagoa
(clichés Rafael Devos, Viviane Vedana et Gabriel Coutinho Barbosa, juin 2013)

Photo 4. Guetteur Pileco, guet du Paço (cliché Rafael Devos, juin 2013)

Ce que « fait » la vigie

« Regarde là-bas. Là, juste là », dit João, tendant la main en direction de la zone de mer située juste derrière les remous des vagues. Même si les conditions sont plutôt favorables au repérage des poissons, celui qui n'a pas l'expérience du guetteur ne les voit pas. « C'est cette tâche sombre, là, en rouge : tu vois ? » Mais l'interlocuteur de João ne parvient pas à distinguer la tâche formée par le banc des mullets, des ombres projetées sur l'eau par les quelques nuages présents dans le ciel bleu de l'hiver. « Il y a un essaim d'environ deux cents poissons là-bas », estime João. « Regarde là. Tu les as vu sauter ? Un éclat argenté ! » Pour le profane : rien que des reflets provoqués par le soleil du début d'après-midi scintillant sur l'eau suivant le balancement de l'ondulation. Comment savoir quels sont les reflets produits par les écailles de poisson ? « Et il n'y a pas que des mullets. Il y a aussi des anchois », ajoute João. Malgré tous ses efforts, l'observateur extérieur ne parvient pas à distinguer les poissons. Il prend congé de João et se dirige vers la plage en contrebas où les pêcheurs sont en train de sécuriser une des extrémités du filet tandis que le bateau traverse le fracas des vagues pour procéder à l'encerclement des poissons. Lorsque le filet est finalement tiré pour rabattre le poisson, c'est confirmé : il y a bien des mullets et des anchois, pas loin de deux cents !

Durant la saison du mullet, on voit souvent sur le bord de la plage un groupement de personnes qui tirent un filet contenant des centaines de mullets. C'est l'étape finale d'un processus qui commence par la présence discrète de vigies positionnées en bord de mer,

soit sur la plage, soit sur le versant d'une colline. Ces compagnons de pêche passent toute la journée à observer la mer, attentifs à l'arrivée des bancs : ils sont chargés d'apprécier la quantité des poissons, la direction qu'ils suivent et la vitesse à laquelle ils se déplacent. Leur rôle est décisif pour synchroniser les mouvements des barques et des filets avec ceux des eaux et des bancs : c'est eux qui guident les pêcheurs dans les barques et sur la plage pour lancer le filet. Selon la compétence de ces guetteurs, les pêcheurs prendront, en un seul *lanço*, des dizaines ou des milliers de mullets.

Le long de la côte, suivant le relief et l'incidence des courants marins, sont réinstallés chaque année des postes de guet pour observer la présence des poissons. Destinés à abriter les guetteurs du lever au coucher du soleil, ces postes, situés sur le sable, dans les dunes, sur les rochers ou sur les versants des collines, sont constitués d'un banc et d'un promontoire, parfois même, d'une petite cabane. Quand on a affaire à un grand espace, comme à Barra da Lagoa, les guetteurs se déplacent en permanence sur la plage, à pied, à vélo ou en moto.

Lorsqu'elles sont positionnées à plusieurs mètres de la mer, les vigies ne voient pas, au sens propre, un poisson minuscule dans l'immensité de l'océan. Et pourtant, les bonnes vigies savent où sont les poissons, combien ils sont, dans quelle direction ils progressent et à quelle allure. Comme le soulignent les guetteurs eux-mêmes et d'autres pêcheurs, « voir les poissons » ne dépend pas seulement du bon fonctionnement du système oculaire : c'est une aptitude qui se développe grâce à l'expérience

de l'interaction avec l'environnement et de la pratique de la pêche.

Le travail du guetteur ne se limite pas à identifier la présence du poisson. Il déchiffre en quelque sorte l'environnement et en perçoit les variations, rythmes et mouvements qui le renseignent sur la façon d'encercler le mullet :

Parfois, le guetteur ne voit pas si bien que ça mais il sait comment encercler le poisson. Car cela ne sert à rien de voir le poisson si on ne sait pas comment le prendre. Il faut voir le poisson et savoir dans quelle direction il va, et à quelle vitesse. Alors, le guetteur dira où mettre à l'eau le bateau, dans quelle direction ramer et où jeter le filet. S'il ne le sait pas, le poisson risque de s'échapper. Si vous n'encercliez pas correctement, si vous prenez trop de temps, lorsque le bateau arrive à la plage, les poissons se sont déjà échappés (guetteur Baía, juin 2013).

Il est évident que la vue joue un rôle central dans la pratique du guet. Cependant, « le regard » et « le voir » relèvent également d'une perception multisensorielle et d'une connaissance fine de l'environnement. Les sons qui émanent du paysage, la température de l'air et de l'eau, la clarté du ciel et de la mer, la direction et l'intensité des vents et des courants, la connaissance du comportement des poissons et du relief du fond de la mer : tous ces facteurs entrent en ligne de compte. C'est sur la base de ces paramètres que la vigie décide où regarder et quels signaux perceptuels privilégier. En un sens, les bonnes vigies sont capables d'anticiper l'apparition des mullets.

Il y a différentes façons de voir le mullet apparaître ou « se montrer ». Cela dépend de la localisation du poste de guet (son altitude, son orientation et sa distance à la mer), des conditions environnementales ambiantes et du comportement des poissons eux-mêmes (courant la vague dans les eaux calmes ou agitées). Positionné sur la plage, dans les dunes ou sur un promontoire provisoirement érigé par les camarades de pêche, pas très haut au-dessus du niveau de la mer, le guetteur a besoin d'observer l'étendue de la plage pour repérer le poisson dans la vague qui se brise sur la plage. Comme il ne peut pas voir le fond de la mer, il doit attendre le moment où le mullet brille dans la vague (par contraste avec la couleur plus sombre de l'eau) ou bien le moment où une tache vermillon ou jaune, formée par un grand nombre de poissons, révèle par contraste un banc en eau claire. Mais il n'y a pas que la perception des contrastes qui est en jeu. Le mouvement de la marée, la texture de la surface de l'eau et la couleur même de l'eau, qui sont aussi liés à la direction et à la vitesse du vent, indiquent également le sens dans lequel évoluent les poissons. Le guetteur doit aussi connaître la profondeur de l'eau et la disposition des bancs de sable, savoir s'il y a des trous ou des *saragaços* (accumulations de coquillages, d'algues et autres débris marins) puisque ces éléments contribuent également à la formation de taches sombres qui peuvent l'induire en erreur.

Il y a des moments de la journée où les mullets « se montrent » davantage, lorsqu'ils se regroupent à l'aube, à midi et en fin d'après-midi, ou encore lors du *reposito da*

maré (c'est-à-dire lors de la transition entre la marée montante et descendante). C'est alors que l'attention redouble. Comme nous dit Baía :

Un guetteur ne peut pas quitter son poste. Il doit être constamment attentif à la mer.

C'est cette vigilance permanente qui permet de « voir », même durant les jours très venteux et de mer agitée :

Regarde là : il vient juste d'en passer. Dommage, tu n'étais pas en train de regarder, sinon tu aurais vu. Il en est passé quatre ou cinq. Ils sont passés comme ça... Tu dois suivre la vague, tu comprends ? Deux, trois poissons qui passent entre deux eaux, tu ne les vois pas (Baía, juin 2013).

Depuis le rocher, le versant d'une colline ou depuis un ponton situé quelques mètres au-dessus du niveau de la mer, le guetteur « suit » en profondeur les mouvements des bancs grâce aux taches de couleur qui apparaissent à la surface de l'eau et/ou aux changements de texture. La dimension et la teinte de ces taches indiquent la taille des bancs : quelques dizaines de poissons (*magotes*⁴), pour les taches les plus claires et jaunâtres, jusqu'à des centaines ou des milliers (*mantas*⁵), pour les taches rouges plus sombres. Lorsqu'il n'y a pas de vent et que les poissons sont nombreux, leur agitation à proximité de la surface peut changer la texture de l'eau, produisant des *marulhos*, que les pêcheurs appellent aussi *arreprios*. Quoi qu'il en soit, le risque existe toujours que le guetteur prenne pour des mulets les taches rougeâtres de crevettes et de petits poissons ou les *aguadas* du

vent. Enfin, que ce soit de la plage ou d'une falaise, il est aussi possible de repérer les mulets quand ils produisent, en se déplaçant, des reflets blancs et argentés sur la surface de l'eau :

D'ici [de Pedra da Cruz] on le voit dans l'*arreprio*, comment il [le mulet] avance en banc. Sur la plage, les gens voient deux cents, trois cents poissons dans un filet. D'ici seulement il est possible d'appréhender le banc (guetteur Diquinho, juin 2013).

La vigie dispose d'un appareil de radio-communication qui permet d'indiquer aux camarades qui se trouvent sur la plage le moment précis où ils doivent partir en mer. Tout au long de l'attente sont échangées des impressions sur les déplacements des mulets, soit directement avec les personnes qui apportent aux guetteurs de la nourriture et du café, soit par radio ou par téléphone portable. Chaque vigie surveille les mouvements des plages voisines. Parfois, le guetteur s'adresse à ses camarades concurrents pour leur dire que les mulets sont sortis de leur zone de surveillance et qu'ils se dirigent vers d'autres postes de guet. Ainsi un guetteur de Santa Catarina peut-il être amené à informer d'autres pêcheurs de la côte sud du Brésil que de grandes *mantas* de mulets, en provenance des eaux froides d'Uruguay, ont été observées sur la côte du Rio Grande do Sul, qu'elles ont échappé aux bateaux à Rio Grande, et qu'elles ont atteint le nord de Santa Catarina. C'est un peu

4. Essaims.

5. Couvertures.

comme si le guetteur voyait bien au-delà de la plage en face de lui, surveillait le mouvement des mulets à des kilomètres dans l'océan, attendait leur passage devant son poste de guet en espérant que les bancs échappent aux autres filets.

En d'autres temps, en l'absence de radio, la vigie agitaient une chemise blanche pour signaler la présence d'un banc, signal qui était relayé par les autres vigies depuis leurs emplacements stratégiques. Tant Baía que Serreta se souviennent de leur enfance, quand ils apportaient la collation à leur père qui faisait le guet à Barra da Lagoa. C'est en se joignant à l'attente des bancs qu'ils ont appris le métier. Un apprentissage qui dépend en somme davantage de l'observation de l'acteur en situation et d'une révélation de la connaissance [Ingold 2000] que de la transmission de savoirs à proprement parler. Cette révélation de la connaissance renvoie à une écologie sensible dans laquelle le monde s'ouvre au corps à travers l'engagement dans le paysage. Cette connaissance, qui résulte de la pratique du guet, se découvre à travers les indices que le guetteur parvient à reconnaître dans les changements subtils de l'environnement, un savoir qui se développe par l'observation des autres guetteurs, qui lui montrent comment voir le mulot en mer mais aussi comment le mulot « se donne à voir ».

Rappelons ce que signifie « voir » dans ce contexte, à partir des réflexions que développe James Gibson [1986] sur la matrice environnementale impliquée dans la perception visuelle. La perception visuelle est une pratique qui se distribue largement entre le poste de guet et les autres lieux qui sont en

relation avec lui. Ce qui est vu dans l'espace prend en compte les diverses positions occupées par le corps dans un endroit, de manière à produire une image sensible en trois dimensions, présentant ce qui est devant, derrière, proche ou distant. En d'autres termes, le guetteur ne met pas seulement les choses en perspective. Il n'est, du reste, pas étonnant qu'il n'utilise pas de jumelles ou instrument équivalent pour étendre la portée de son champ visuel parce que sa vision est pour ainsi dire panoramique. Il balaye du regard toute la zone de la plage et évalue la situation par rapport à ce qui se produit à chaque instant dans son champ de vision : toutes les petites altérations qui semblent indiquer la présence de poissons. Il doit être à même de prévoir ces changements pour pouvoir anticiper le moment où un banc de mulets entre dans l'espace de capture où le filet sera lancé.

Nous proposons des panoramiques pour présenter cette matrice de l'environnement dans laquelle la perception du guetteur est activée. Au-delà de l'objet du guet, c'est le lieu du guet qui se remarque sur les photographies, non comme un point dans le paysage mais comme un lieu d'où rayonnent des connexions avec d'autres lieux. On se demande, de fait, si c'est bien la silhouette du poisson qui se détache du décor qu'observe le guetteur ou si ce n'est pas plutôt avant cette séquence en mouvement que le poisson est perçu. Selon James Gibson [1986], la perception visuelle est complétée des autres sens, qui ne peuvent être considérés séparément.

Dès que le bateau intervient, d'autres perceptions corporelles doivent être intégrées par la vigie : l'ondulation des vagues, la taille et

le poids du bateau et du filet, le mouvement du banc et celui du bateau, la vitesse des *remeiros* (rameurs), le geste du *chumbereiro* (celui qui jette le filet dans la mer), le tirage du filet par les nombreux bras sur la grève. Le guetteur apparaît alors comme un chef d'orchestre qui assure la continuité de tous ces rythmes en criant des ordres aux camarades. Participer au guet et au *lanço* exige donc une éducation de l'attention aux rythmes de tous ces gestes.

Le guetteur doit prévoir tous les mouvements qui concourent à la réussite de la capture du poisson. De nombreux récits relatant des *mantas* et *magotes* perdus, que tous avaient pourtant repérés, soulignent à quel point le guetteur aguerri est celui qui voit en premier et à temps. Cette perception de l'environnement peut être rapprochée des travaux de Tim Ingold [2000], lequel reprend à James Gibson [1986] l'idée de l'engagement corporel lié à la perception de l'environnement, et à Gregory Bateson [1972] l'idée d'une connaissance qui dépend plus d'une révélation que d'une représentation. Ce sont des signaux, comme le suggère Bateson, qui permettent d'entendre la plage comme un ensemble d'énoncés. À la lumière du concept de « cognition distribuée » d'Edwin Hutchins [2010], la perception environnementale du guetteur peut être comprise comme un système de perceptions qui se distribue entre les camarades de pêche par le biais de leurs échanges radio, mais aussi entre tous les autres agents présents dans cet environnement, agents émetteurs de pistes qui aident à mieux saisir le comportement des bancs et des pêcheurs : animaux, fluctuations des vents et des marées,

objets techniques, topographie du sol et de la côte... Le guetteur ne fait pas appel à une connaissance spécifique, ni quant à une espèce de mulot et à ses caractéristiques propres ni quant à la géographie du lieu. Ses connaissances sont distribuées dans différents éléments qui révèlent la présence des bancs, et ce en relation avec le bateau et avec ses camarades positionnés sur la plage pour la capture.

C'est grâce à ce système de « cognition distribuée » [Hutchins 2010] que le guetteur parvient à faire le guet. Tim Ingold [2000] reprend les formulations de Maurice Merleau-Ponty [1945] et de Martin Heidegger [1971] sur l'importance de l'engagement sensoriel du sujet dans le monde, non seulement pour que la connaissance puisse advenir mais aussi pour que la condition même du sujet soit effective. La perception visuelle est appréhendée au milieu des choses, et non à distance. « Sujet » et « environnement » se produisent dans une relation mutuelle. Dans la pratique de la pêche, ce n'est donc pas une question d'identité qui est en jeu (qu'est-ce qu'un pêcheur ?) mais une question de relation (que fait et comment fait le pêcheur ?).

Ce que « fait » la plage

Barra da Lagoa est à la fois un centre de pêche (artisanale, industrielle, embarquée, de bord de mer) qui relie la lagune (Lagoa da Conceição) à la mer, un quartier urbanisé qui concentre un grand nombre de familles de *nativos* de l'île, et une des plages connectées au circuit du tourisme international. À chaque saison, les rythmes alternent : en été, les rues et le front de mer sont remplis d'étrangers ;

de mai à juillet, l'activité des pêcheurs révèle que de nouveaux visiteurs sont attendus : les mulets, qui proviennent des eaux froides du Sud.

La saison du mulot suspend les activités de loisirs en bord de mer : la plage se consacre alors exclusivement à la pêche et à la navigation. Résultat d'une longue négociation qui implique d'autres collectifs de pêche, lesquels militent toute l'année auprès des organisations gouvernementales pour qu'elles fassent respecter l'interdiction, nécessaire, de l'usage de la plage par les surfeurs, baigneurs et amateurs de sports nautiques, libérant ainsi le front de mer pour la pêche au mulot avec filet et bateau. L'agitation des touristes et le bruit des moteurs des embarcations laissent la place à la discrète présence des bateaux et des vigies sur le bord de la plage pour attirer le mulot.

Nous pourrions, en termes d'écologie politique, considérer ces saisons (la période estivale et celle de la pêche) comme un exemple de conflit d'occupation et d'usage de la plage en tant que ressource naturelle. Toutefois, il ne s'agit pas, dans ce cas, de l'usage d'un même site mais de la production de lieux divers, qui reprennent le cours de leur existence à chaque saison. La plage de la pêche au mulot n'est pas celle du tourisme estival. Les postes de guet reprennent leurs droits pendant la saison du mulot, ce qui explique l'origine des toponymes directement liés à la pratique de la pêche.

Les espaces-frontières en tant que limites dépendent tant de l'usage et de l'appropriation qui en sont faits (terrassements, construction de bâtiments ou de voies publiques,

pratiques économiques et de loisirs) que des événements liés à leur dynamique environnementale (alternance pluies-sécheresses, érosion du sol et/ou renouvellement de la biodiversité...). Dans le cas de Barra da Lagoa, on distingue, sur la même côte, différents lieux : Praia do Moçambique (plage Moçambique), Praia da Barra da Lagoa (plage de Barra da Lagoa) et Prainha da Barra, une petite bande de sable située entre la colline, bordée par le canal de la Barra, et le reste des récifs et promontoires naturels. Comment se sont produites de telles séparations ?

Barra da Lagoa s'est développée comme district de Florianópolis, capitale de l'île de Santa Catarina, dans les années 1980, quand un grand ouvrage d'ingénierie a permis de canaliser les cours d'eau reliant la mer à la Lagoa da Conceição. En reliant les communautés de pêcheurs et de bateliers habitant la Costa da Lagoa, en attirant des familles de pêcheurs de la côte sud du Brésil, cette connexion entre lagune et mer n'a pas (encore) consolidé les projets de gentrification et de transformation de Barra da Lagoa en marina dédiée aux bateaux et aux résidences de luxe.

Les pratiques populaires et quotidiennes [de Certeau 1990], comme la pêche au grand et au petit filet, qui utilise des petites embarcations, présentent les bords du canal et de la mer comme des lieux habités plutôt que comme des obstacles ou des limites. Ces pratiques permettent de percevoir ce paysage en mouvement.

Nul doute que c'est la culture des loisirs de bord de mer qui façonne les innombrables lieux de baignade sur les plages de Santa Catarina. Comme l'a montré Alain Corbin

[1988], la côte maritime a revêtu d'autres significations avant que le front de mer devienne un lieu idéal pour échapper à la routine du travail en ville. Le tourisme a transformé les dunes, falaises et mangroves en rangs serrés de constructions en béton, quasiment au bord de l'eau, réalisées avec le sable qui constitue le fond de la mer, sur le sol marécageux de terres inondables qui n'ont pas la même capacité que les dunes à retenir l'avancée de la mer. Pendant la saison du mulot, avec les pratiques qui lui sont associées, se met en place une autre plage : d'autres lieux s'inscrivent dans ce paysage.

Le paysage révèle sa forme à partir de l'inscription dans le lieu de différents rythmes, de répétitions de mouvements. Les mouvements et les rythmes des personnes, des mulots, des mouettes, des manchots, des dauphins et des baleines marquent la saison et produisent un récit du lieu [de Certeau 1990]. Et ainsi le lieu « se produit » [Casey 1996], « se fait », marquant son caractère d'événement, signalant sa dimension énonciative [de Certeau 1990].

Le paysage ici n'est pas un décor statique mais bien un paysage qui se fait et se refait chaque jour. Nous entendons le paysage au sens où l'entend Tim Ingold [2000 et 2011], comme le résultat de l'inscription des interactions diverses entre les habitants de la côte, les vents, les marées, les poissons, les oiseaux, etc. La perception des bancs et la capture des poissons sur la plage nécessitent beaucoup d'espace libre, sur le sable et en mer, pour permettre aux différents acteurs d'agir dans les meilleures conditions possibles et pour ne pas effrayer les mulots. Aussi, les postes de

guet ne sont pas fixes : ils sont produits au gré de la mer, du climat et des énonciations des bancs de poissons.

Ce lieu doit être expérimenté, à partir de ses dynamiques écologiques [Gibson 1986], en s'engageant dans les pratiques quotidiennes qui sont la condition de sa perception. Il s'agit de regarder ce lieu depuis la mer et non depuis la terre, ce qui explique d'ailleurs le nom donné à certains postes de guet : la Pierre de la Baleine, vue depuis la mer, a la forme d'une baleine ; la Pointe du Marisco a été découverte en partageant une *mariscada* avec le guetteur en attendant le mulot, etc. Et ainsi le mulot devient « le mulot de la Barra », avec son goût caractéristique, très apprécié. Le poisson enveloppé dans le sable de la plage acquiert une plus grande valeur pour la vente ou comme cadeau en ce qu'il symbolise l'émotion attachée à la perception du mulot et à sa capture.

Plus qu'un acte individuel ou limité aux seuls pêcheurs, la pêche au mulot est un événement collectif de grande importance, qui ne « capture » pas seulement les poissons mais aussi les personnes.

Ce que « fait » le mulot

J'ai appris avec mon père à regarder le poisson, bien sûr. Mon père est natif, n'est-ce pas ? J'ai déjà pêché aussi. Mais, maintenant, je ne veux plus, pas simple pêcheur, non, c'est pas possible. Quand arrive cette époque, je prends mes vacances. Mon mois de congé. Je reste ici. J'arrive vers 5 h 30 du matin et je ne repars qu'à partir du moment où on ne peut plus rien voir. Ça, ce sont mes vacances à moi. Souvent, bien sûr,

il y a une petite fête aussi... Seulement regarder vers la mer : ça, ce n'est pas possible (vigie Baía, plage de Barra da Lagoa, juin 2013).

La pêche au mullet (*Mugil brasiliensis*) ne constitue pas un moyen de subsistance pour les habitants de Barra da Lagoa, lesquels exercent une autre activité tout au long de l'année (chauffeurs d'autobus, propriétaires ou employés d'auberges et de restaurants, agents dans l'immobilier, fonctionnaires publics). Cependant, les natifs font volontiers coïncider leurs vacances avec la saison du mullet. En effet, la pêche joue un rôle central dans leurs préoccupations et leurs réseaux de relations.

Un grand battage médiatique entoure la capture de grandes quantités de poissons, qui va bien au-delà de ce que génère cette activité du point de vue économique. Si, lors d'un grand *lanço*, la capture de tonnes de mullets peut permettre de dégager un surplus, lors de petits *lanços*, le *quinhão* (quantité de poissons) pêché est réparti entre la famille, les voisins et les amis des camarades de pêche. Sur l'île de Santa Catarina, le mullet renforce les échanges et crée du lien : toutes les générations participent au partage du poisson. Parmi eux on trouve bien entendu des employés de restaurants et de marchés de poissons, des distributeurs et autres partisans de la pêche.

Le mullet occupe toutes les conversations : on échange sur son comportement, sur ses saveurs et sur les recettes qu'on se propose de préparer. Pendant la saison, les pêcheurs mettent en pratique l'expérience qu'ils ont acquise soit en regardant leurs parents pêcher de façon artisanale soit en travaillant sur des

petits ou gros navires de pêche. Leurs réseaux de relations s'étendent souvent sur toute la côte sud du Brésil, à l'image des poissons qui parcourent cette côte.

L'œuf de mullet, qui peut être consommé en caviar, est devenu un produit important sur le marché international, cible de la pêche pratiquée par les *traineras*, ces chalutiers qui capturent et transportent des tonnes de poisson. Cette pêche industrielle, qui échappe au contrôle des autorités, en particulier en haute mer, menace la reproduction de l'espèce. Qu'en est-il de la pêche sur la plage ?

Cette pêche de bord de mer avec filet encerclant (et l'émotion qui l'accompagne) fait l'objet d'études diligentées par le ministère de la Pêche afin de surveiller la quantité de poisson disponible dans l'océan et d'élaborer des formes de contrôle. La pêche au mullet se déroule au moment de la reproduction de l'espèce, lorsque les femelles, pour disperser leurs œufs, sortent des lagunes et des estuaires où le poisson demeure le reste de l'année. Le ministère de la Pêche et l'IBAMA⁶ ont pris des mesures pour interdire la pêche dans les premiers mois de cette sortie, de janvier à avril, et l'autoriser de mai à juillet, lorsqu'on est en présence de plus gros poissons et d'une plus grande quantité de spécimens. Bien que tout le monde convienne de la nécessité du *defeso* (période d'interdiction de la pêche durant laquelle chaque pêcheur dépendant de cette activité perçoit une pension du gouvernement),

6. Instituto brasileiro do meio ambiente e dos recursos naturais Renováveis (Institut brésilien de l'environnement et des ressources naturelles).

un désaccord existe quant à la date exacte du début de la saison.

Les raisons de cette discorde tiennent au cycle de vie du mulot. On considère généralement que ce poisson sort des estuaires situés dans le sud du Brésil et sur les côtes de l'Uruguay et de l'Argentine, longe la Lagoa dos Patos, dans le Rio Grande do Sul, pour venir frayer en direction du nord, sur les plages de Santa Catarina et du Paraná. Les alvins, désignés par le terme *tainhotas*, se développent dans les lagunes de la côte, comme à Laguna et à Lagoa da Conceição dans la région de Santa Catarina. À partir de ces lagunes reprend, à l'époque de la ponte, le même cycle sud-nord-sud, d'où la présence de l'espèce sur la côte sud-est du Brésil. L'arrivée de vents et de courants froids pousse le mulot à se protéger sur la côte, les *tainhotas* étant contraintes de rechercher falaises, récifs et estuaires.

Les subtilités qu'implique la connaissance de ce cycle font partie des défis que doit relever le guetteur engagé dans le milieu marin. Le mulot est *arisca* : il s'effraie facilement. C'est à la *corrida* (course) des mulots que les pêcheurs sont attentifs, et non aux particularités de l'espèce au sein du règne animal. C'est le gros mulot qui court pendant la période de ponte, qui est recherché, et non la petite *tainhota* qui reste dans la lagune. Les vigies sont attentives aux phases de la lune (comme la première Nouvelle Lune après Pâques) qui annoncent un changement de courants marins. Elles sont attentives aux vents, qui produisent l'*aguada* qui empêche de voir le poisson, et au *reponto da maré*, qui pousse le poisson à se déplacer. Ce sont ces altérations dans

ce système d'énonciations distribuées qui les orientent vers un savoir relationnel et écologique plus que vers une connaissance spécifique. La saison du mulot est fixée par une date, le 15 mai, qui correspond à l'autorisation délivrée par l'IBAMA. Toutefois, les temporalités que cette saison met en œuvre dépendent davantage des changements environnementaux et des cycles qui marquent la présence du mulot sur les plages de Santa Catarina.

Ce que « fait » le bateau

En 2014, un *rancho* (hangar) de pêche accueillait une messe célébrant le début de la saison du mulot sur la plage de Campeche à Florianópolis. Généralement construit en bord de mer, le *rancho* sert à la fois à ranger les bateaux, filets et autres instruments mais aussi à accueillir les camarades de pêche. Le jour de la messe étaient réunies des familles de plusieurs *camaradas*, de plusieurs plages et de plusieurs générations. Des politiciens locaux, d'anciens ministres de la pêche, des parlementaires et des journalistes étaient également présents. Personne ne résistait à l'envie de toucher de la main la *canoá* Glória, presque centenaire. Ce bateau de 16 mètres de long attirait tous les regards : avec ses rames renforcées, sa peinture récemment rénovée, son filet prêt à être lancé...

Même si, année après année, les pêcheurs doivent renouveler, auprès de leurs contacts dans le milieu politique, leur demande d'exclusivité de l'usage de la plage pendant la saison de pêche et doivent de surcroît renforcer leurs filets, la solidité du bateau, elle, est un élément qui demeure, témoin de la continuité

de cette pratique. Si les lois qui régissent la pêche indiquent aux pêcheurs le type de filet qu'ils peuvent utiliser, pour les *camaradas*, c'est la relation entre le type de filet, l'embarcation et l'organisation qui fait loi.

À l'intérieur de chaque *rancho*, on distingue les *patrões* des *camaradas*, distinction qui se traduit surtout par la quantité de poisson (*quinhão*) qui est distribuée aux uns et aux autres à la fin de la pêche. Toutefois, l'ambiance de travail y est très festive et n'a rien à voir avec ce que connaissent ceux qui sont embarqués sur les bateaux de pêche industrielle : on plaisante beaucoup, on joue aux cartes et on regarde le football ensemble. Des voisins, touristes occasionnels, parents et autres personnes s'invitent également au *rancho*. La précision des guetteurs, des *remeiros* et des *chumbereiros* contraste avec cette apparente nonchalance du *rancho*. Mais il suffit que le guetteur sollicite la *parelha* (ses compagnons avec leurs instruments) pour que cette énergie se transforme en capacité à rassembler des bras et des jambes pour tirer le filet sur le bord de la plage. La hiérarchie entretenue dans le *rancho* permet de coordonner cet effort collectif.

Les pêcheurs d'un bateau « Saragaço »⁷ utilisent des appareils de radiocommunication portatifs, des GPS et Internet. Et, pourtant, il ne fait aucun doute que leur pêche respecte ce qu'ils ont appris de leurs parents. L'utilisation des rames, par exemple, à la place du moteur ne signifie pas le refus de la modernité, comme on pourrait l'imaginer, mais renvoie à un système d'interactions dans lequel la rame permet une plus grande rapidité et efficacité par rapport au mouvement des bancs en mer.

Notons que l'industrie de la pêche recourt également de plus en plus à des petites embarcations, équipées de sonar, pour atteindre le bord des plages et des falaises. Le bateau efficace, qui *mata peixe* (tue les poissons), est à la fois lourd et rapide, et capable de naviguer sur les vagues près de la plage.

Les *canoas bordadas*, largement utilisées pour la pêche d'encerclement et de rabattage sur la plage, sont toutes sculptées dans un seul tronc d'arbre, l'essence la plus courante étant le *guapuruvu* (*Schizolobium parahyba*). Dans le corps du bateau sont fixés cinq à six banquettes pour les équipiers (*remeiros*, *chumbereiros* et *patrões*) ainsi que des planches qui réhaussent les bords pour protéger l'embarcation de l'inondation et renforcer la puissance des rames. La manœuvre est dirigée par le patron, qui, de l'arrière, tient la barre du safran. Adaptés aux conditions environnementales de la région (marées et vents dominants) et aux techniques de pêche et de navigation, ces bateaux possèdent une haute et large proue pour traverser le fracas des vagues. Leur taille varie considérablement : à Barra da Lagoa, les deux bateaux « Saragaço » font un peu moins de 9 mètres de long et 1,5 mètre de large.

Plus de données seraient nécessaires, en particulier sur la façon dont les bateaux et les filets sont fabriqués, mais ce qui ressort de cette étude, c'est que cette pêche traditionnelle ne se différencie pas de la pêche industrielle uniquement par des critères économiques,

7. Bien que décrivant des résidus de coquillage et de poisson qui s'accumulent sur le bord de la plage, ce terme évoque également le climat qui règne dans le *rancho* : en effet, « *saragaço* » désigne aussi la fête, associée au carnaval, la joie et la confusion positive.

c'est-à-dire par la quantité et la taille des poissons capturés. La pêche au « filet entourant » dans le sud du Brésil souligne l'importance de la *canoa*, du filet et d'autres artefacts. Dans son article intitulé « Materials against materiality » [2011], Tim Ingold soutient que ce n'est pas une « vie sociale » des choses qui est en jeu mais la valeur attribuée aux objets de la culture matérielle, comme ici, les *canoas bordadas*. Ces bateaux ne représentent pas les valeurs de la pêche traditionnelle, de même qu'on ne leur attribue pas seulement une valeur symbolique. Ils sont avant tout des objets vivants dans un système écologique. Si la cognition de l'environnement est relationnelle, répartie dans un ensemble d'énonciations présentes sur la plage, ce système devrait également inclure la matérialité du bateau et des filets dans leur capacité à réunir les bancs de mullets et les collectifs de pêche. Le bateau est plus que l'image de ce collectif : c'est un élément fondamental qui produit le groupe et qui est produit par celui-ci.

Bien que l'angle d'approche par le réseau social que produit la pêche soit évidemment attirant, nous optons dans cet article pour la perspective de l'engagement comme condition de perception de l'environnement, présente dans « l'écologie de la vie » définie par Tim Ingold en étendant la socialité à l'environnement. Cette écologie de la vie n'est pas une propriété immanente, définissant l'identité du pêcheur : elle peut être étendue aux poissons, être révélée « à partir » et « au travers » des relations entre agents dans l'environnement. Il est possible d'étendre la dimension d'artefact non seulement à la *canoa* et au *rancho* mais aussi à chaque poste de guet de la côte et à chaque endroit de la plage qui participe au mouvement des camarades de pêche et des poissons.

Le paysage de la pêche au mullet est un paysage fondamental qui renouvelle, sur les plages du sud du Brésil, les possibilités d'engagement avec la côte océanique.

Bibliographie

Bateson, Gregory — 1972, *Steps to an Ecology of Mind. Collected Essays in Anthropology, Psychiatry, Evolution, and Epistemology*. San Francisco, Chandler Publishing Company.

Casey, Edward S. — 1996, « How To Get from Space to Place in a Fairly Short Stretch of Time. Phenomenological Prolegomena », in Id. ed., *Getting Back into Place. Toward a Renewed Understanding of the Place-World*. Bloomington, Indiana University Press : 317-348.

de Certeau, Michel — 1990, *L'invention du quotidien*. I : Arts de faire. Paris, Galimard.

Corbin, Alain — 1988, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris, Aubier.

Diegues, Antonio Carlos — 1983, *Pescadores, camponeses e trabalhadores do mar*. São Paulo, Ática.

Gibson, James Jerome — 1986, *The Ecological Approach to Visual Perception*. New York, Psychology Press.

Heidegger, Martin — 1971, *Poetry, Language, Thought*. New York, Harper & Row.

Hutchins, Edwin — 2010, « Cognitive Ecology », *Topics in Cognitive Science* 2 (4) : 705-715.

Ingold, Tim — 2000, *The Perception of the Environment. Essays on Livelihood, Dwelling and Skill*. London/New York, Routledge. — 2011, *Being Alive. Essays on Movement, Knowledge and Description*. London/New York, Routledge.

Latour, Bruno — 1987, *Science in Action. How To Follow Scientists and Engineers through Society*. Massachusetts, Harvard University Press. — 2009,

On the Modern Cult of the Factish Gods. Durham, Duke University Press.

Maldonado, Simone — 1994, *Mestres e mares. Espaço e indivisão na pesca marítima*. São Paulo, Annablume.

Merleau-Ponty, Maurice — 1945, *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, « Tel ».

Mussolini, Gioconda — 1980, *Ensaio de antropologia indígena e caiçara*. Rio de Janeiro, Paz e Terra.

Résumé

Rafael Victorino Devos, Gabriel Coutinho Barbosa et Viviane Vedana, *La production du paysage. Pratiques de pêcheurs en bord de mer (Santa Catarina, Brésil)* Cet article présente les premiers résultats d'une enquête, réalisée auprès de collectifs de pêche côtière et artisanale, sur l'île de Santa Catarina, au sud du Brésil. La notion de « paysage » est au cœur de notre réflexion. Le point de départ de cette recherche consiste à observer les *vigias* (guetteurs) qui se postent en bord de mer pour repérer les bancs de mullets et orienter l'encerclement et le rabattage des poissons. Grâce à des photographies panoramiques et à des séquences vidéo, nous sommes en mesure d'appréhender la « cognition distribuée » entre les vigies, les autres compagnons de pêche, les poissons, les vents, les marées, les bateaux, les filets, les instruments techniques. L'engagement des acteurs est la condition de perception de cet environnement. Nous proposons de situer ce système distribué de perception au centre de la production des paysages côtiers.

Mots clés

île de Santa Catarina, paysage, « cognition distribuée », perception de l'environnement, pêche artisanale, photographie panoramique

Abstract

Rafael Victorino Devos, Gabriel Coutinho Barbosa and Viviane Vedana, *Producing the Landscape. Practices of Fishermen on the Sea Coast (Santa Catarina, Brazil)* This article presents the first results of an inquiry carried out among the collective organizations of coastline and artisanal fishing on Santa Catarina Island, in the south of Brazil. At the heart of our consideration is the notion of "landscape". The study starts off with observing the *vigias* (watchmen) who take a position along the seaside to look out for schools of mullet fish and guide the boats of fishermen who will encircle them and take them in their nets. Using panoramic photography and video sequences, we are able to take in the "distributed cognition" of the look-outs, the other fishing companions, the fish, the winds, the tides, the boats, the nets and the technical instruments. The commitment of the participants provides the condition from which one can perceive this environment. We put forward a way of situating this distributed system of perception central to production of these coastal landscapes.

Keywords

Santa Catarina Island, landscape, "distributed cognition", perception of the environment, artisanal fishing, panoramic photography